

LES FEMMES TRAGIQUES: UNE ANALYSE DU CORPS FÉMININ COMME OUTIL POLITIQUE DANS «LES MISÈRES» ET «FERS» DANS *LES TRAGIQUES* D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Sabina Anderson
Amherst College

Les Tragiques (1616) est une épopée d'Agrippa d'Aubigné (1552–1630) qui se concentre sur les effets véritablement tragiques de la guerre de religion, spécifiquement sur les protestants. La guerre de religion était une guerre civile et sanglante qui a commencé en 1560 et qui a duré presque quarante ans. D'Aubigné était un soldat pendant cette guerre pour l'armée de sa religion, l'armée protestante (contre l'armée catholique qui était aussi l'armée royale). Les tensions en France étaient exacerbées à cause de la régence de la Reine catholique et italienne, Catherine de Médicis, et à cause de la conversion d'Henri de Navarre (Henri IV). Ces conflits comprenaient les sièges des villes et ont culminé avec le massacre de la Saint-Barthélemy. Après le massacre, Henri IV a déclaré une politique de « l'oubliance », dont le but était que « la mémoire [de la guerre] ... demeurera éteinte et assoupie, comme de choses non advenue. »¹

Les Tragiques est un témoignage poétique et métaphorique de la guerre de religion basé sur les propres souvenirs de l'auteur et le chagrin et la souffrance des protestants qui était écrit comme outil politique contre l'oubliance. Dans son œuvre, d'Aubigné décrit les détails des batailles et des actions entreprises par les chefs de guerre qui sont des thématiques masculines par essence. D'Aubigné fournit une description détaillée de

¹ Andrea Frisch, *Forgetting Differences: Tragedy, Historiography, and the French Wars of Religion*, Edinburgh Critical Studies in Renaissance Culture, 2, 12.

plusieurs types de femmes—on peut citer, par exemple, la mère-meurtrière, ou la femme qui tue ses enfants, la France comme mère, les femmes bibliques, et les femmes mythologiques. Ainsi, on peut se demander de quelle manière d'Aubigné se sert du thème du corps féminin comme révélateur de la politique et de la transformation de la France. Premièrement, je parle du corps féminin qui devient renversement de la nature. Puis on va discuter du corps féminin décrit comme corps animal, notamment le loup. Finalement j'analyserai les métaphores des femmes bibliques et mythologiques qui assurent une évolution en sens inverse des femmes, une évolution qui va à l'encontre de la chrétienté.

Dans des « Misères » et des « Fers, » le corps féminin est le site d'un renversement de l'ordre naturel. D'Aubigné force le lecteur à examiner les effets des actions des catholiques. Pour cela, il utilise le corps féminin. Dans un exemple de renversement, la femme est premièrement une construction à Paris, et finalement elle est la destructrice de la ville. Il écrit une description de la transformation de Catherine de Médicis :

« ...[L]e serpent captieux
Entra dans cette Reine et, pour y entrer mieux,
Fit un corps aéré de colonnes parfaites,
De pavillons hautains, de folles girouettes....
Enfin d'un tel projet que sont les Tuileries. »²

Et plus tard, il dépeint la destruction de Paris à cause de la Seine dans une forme féminine :

« Seine veut engloutir, louve, tes édifices :
Une fatale nuit en demande huit cents,
Et veut aux criminels mêler les innocents. »³

Avec une allusion biblique au serpent qui entre Catherine (« cette Reine »), d'Aubigné montre la corruption de cette Reine catholique par le serpent malfaisant du Jardin d'Éden. En plus, l'acte « d'entrer la reine » est quelque chose de perversement sexuel, et ajoute à l'idée que Catherine de Médicis a créé la dégénérescence dans la France. L'allitération en « T » dans cet extrait ponctue les descriptions des Tuileries, le château construit par Catherine de Médicis. Le son dur du « T » nous montre qu'après avoir été enterrée, Catherine devient l'endroit de la cruauté et l'édifice d'oppression. Cela peut être une référence au contrôle du pape sur la vie des catholiques, statut royal ou non ; comme ce qu'Aubigné décrit, les caractéristiques de la construction (« les colonnes parfaites, » « les pavillons, » etc.) sont de la Renaissance et d'origine italienne. Mais quand même, elle est une construction féminine de France, comme le Louvre ou les autres parties de l'héritage de la royauté.

² Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques*, éd. Frank Lestringant (Paris: Éditions Gallimard, 1995), 234.

³ Aubigné, *Les Tragiques*, 253–254.

Comme les autres édifices parisiens, la Seine, le fleuve si essentiel à Paris peu de vers après, détruit les Tuileries. La référence à la « louve » est courante dans ce texte et normalement fait référence à une femme protestante qui est polluée par la violence des catholiques et devienne violente elle-même. La rime entre « cents » dans huit cents et « innocents » peut nous montrer la violence non discriminante des femmes, après qu'elle ait été rendue malveillante par l'homme. Cela montre également que la violence de la Seine n'est pas dirigée—les femmes ne font pas leurs propres déclarations politiques. La Seine, en tant que femme complètement affligée par la violence répandue par les catholiques, est une force destructrice et irréfléchie. Mais Catherine, affligée par la pénétration du serpent masculin, est devenue un outil de son mal politique, mais peut-être pas un outil irréfléchi. Certes, ce doit être une destruction de ce qui n'était pas récemment construit (les Tuileries). La rivière féminine détruit l'architecture féminine qui vient d'être construite. Le fleuve, l'élément vital d'une ville, a été transformé en son destructeur. La destruction d'un ordre normal est ponctuée par le désir sanguinaire de la femme devenue louve devenue rivière.

Un plus profond exemple du renversement de la nature est quand d'Aubigné dépeint une rupture dans la relation entre mère et fils avec la description d'un infanticide. Le chapitre « Les Misères » se concentre sur un siège qui a déclenché une famine et qui force une mère à avoir recours à l'infanticide. Avec cet exemple, d'Aubigné met au lecteur l'inhumanité de la situation, et il porte un discours politique dans laquelle le corps féminin est un outil pour les deux côtés.

« La mere défaisant pitoyable et farouche
Les liens de pitié avec ceux de sa couche,
Les entrailles d'amour, les filets de son flanc,
Les intestins brûlants, par les tressauts du sang,
Le sens, l'humanité, le cœur ému qui tremble,
Tout cela se détord, et se démêle ensemble[...]
Et dit à son enfant (moins mère qu'affamée)
Rends misérable, rends le corps que je t'ai fait :
Ton sang retournera, où tu as pris le lait,
Au sein qui t'allaitait rentre contre nature ;
Ce sein qui t'a nourri sera ta sépulture.
La main tremble en tirant le funeste couteau,
Quand pour sacrifier de son ventre l'agneau. »⁴

Dans cet extrait, d'Aubigné dépeint la mère-victime qui devient l'auteure de la violence. Le corps physique est le site de la corruption de l'ordre naturel. Au début, le champ lexical est celui de la victimisation de la mère, avec des mots la décrivant comme « pitoyable, » « pitié, » et « le cœur ému qui tremble. » Mais il y a un changement à un champ lexical qui illumine les viscères et les fonctions humaines pour créer un sens d'horreur

⁴ Aubigné, *Les Tragiques*, 91.

absolu. Avec son utilisation de mots crus comme « entrailles, intestins, sang, sein, ventre, » il oriente le lecteur vers les ravages de la guerre sur le corps. Ce contraste entre ces deux champs lexicaux, celui de la pitié et de l'horreur fait part du désir de l'auteur d'humaniser cette mère même dans sa décision difficile et « contre nature. » Nous devons avoir pitié d'elle pour ne pas la blâmer—ni elle ni les protestants. Au lieu de cela, nous blâmons ceux qui ont créé les conditions qui ont amené à ce qu'elle ait recours à une telle violence.

Il y a une instance de renversement dans son discours à son enfant quand elle dit « rends misérable, rends le corps que je t'ay fait » : l'acte de reprendre ce qui a été donné. Comme elle l'a mis au monde, il retourne à son estomac ; alors qu'elle a utilisé son corps (et son lait) pour le nourrir, il nourrira le sien. Cela donne un sens déformé à la citation biblique « cendres en cendres, poussière en poussière, » pervertissant Dieu comme la nature maternelle est pervertie. La rime entre « laict » et « fait » montre la mère comme créatrice, ce qui souligne davantage les horreurs de l'acte de sa trahison de la nature et de son enfant—il vient d'elle et il retourne à-t-elle. Même si elle reconnaît que son enfant est « misérable, » son corps poursuit ce rituel macabre (« détord »), tremblant (« la main tremble »), et horrifiée par elle-même alors même qu'elle commet l'acte. Ces deux femmes incarnent les impacts sociaux de la guerre, au-delà des batailles gagnées et perdues. Dans le discours politique de d'Aubigné, sa transformation perverse est un moyen de comprendre la transformation de la France—le corps féminin est la victime et aussi la continuation de la politique catholique.

Juste après l'infanticide, la transformation de la mère culmine lors de sa mutation en louve. Cette transformation est intéressante puisqu'on peut la comparer avec la transformation des hommes-loups quelques lignes plus tard—pourtant cette transformation métaphorique est bien différente pour ces deux genres. Alors que la femme qui se change en louve, l'homme qui se transforme en loup représente l'infection des femmes. Alors que la transformation des femmes en loup est marquée par la contrainte, du sacrifice maternel et de l'horreur, celle des hommes est causée par une soif de pouvoir tyrannique.

« Quand pour sacrifier de son ventre l'agneau
Des pouces elle étreint la gorge qui gazouille
Quelques mots sans accents croyant qu'on la chatouille :
Sur l'effroyable coup le cœur se refroidit :
Tout est trouble, confus, en l'âme qui se trouve
N'avoir plus rien de mère, et avoir tout de louve...
Des baisers changez en avides morsures. »⁵

Et la depiction des hommes-loups :

« Combien sont ignorans

⁵ Aubigné, *Les Tragiques*, 92.

Ceux qui pour être rois, veulent être tyrans
Ces tyrans sont des loups, car le loup quand il entre
Dans le parc des brebis ne succe de leur ventre
Que leur sang par un trou, et quitte tout le corps.»⁶

Dans ces extraits de *Tragiques*, les différences dans les descriptions des deux demi-loups sert à illuminer l'infection de violence que le roi transmet à la mère—elle s'est transformée avec la transformation de la France. La mère tue son enfant, à sa propre horreur (« trouble, confus »), et mute en louve. La superposition de l'amour avec de la violence montre à quel point ce moment frénétique interrompt la narration du meurtre et implique une relation aimante entre la mère et son fils. Par exemple, « restreint » a deux significations : doux ou dangereux. Mais dans cette connotation, « étreint » veut dire une étreinte douloureuse et est le contraire de « chatouille » qui est le mot attendu par le lecteur. Aussi, « baisers » et « morsures » sont en opposition pour décrire l'acte de la mère-louvre contre la nature. Elle s'est transformée en animal à cause des politiques catholiques.

En revanche, les hommes, les rois, sont déjà des loups (« sont »), avec de mauvaises intentions (« tyrans »). Rien n'a changé ; rien n'est causé. Leur violence est pire que la violence des femmes—ils sont des gaspilleurs, car ils sont les loups les plus vampiriques. Il « ne succe de leur ventre/Que leur sang... et quitte tout le corps »—mais comme on a vu dans la partie précédente, les femmes-louves sont affamées. Là où le crime de la mère montre sa contrainte et son sacrifice (« sacrifier ») et elle consume sa chair (« avides morsures »), celui du roi est inutile, « ignorant, » et gaspilleur. La gourmandise et l'avarice du roi-loup consomment son troupeau (le Peuple). Notre pitié pour la mère-loup l'absout, blâmant ceux qui l'ont affamée jusqu'à ce qu'elle devienne une bête. Comme d'Aubigné se concentre sur les rois, il donne une description des rois du passé, qui n'étaient pas les tyrans (les loups).

Dans une échelle plus grande, les rois se sont transformés de bienveillants à cruels (bien avant la guerre), et après cette transformation, l'esprit cruel du loup est alors devenu une qualité essentielle du roi. Les déchets que le loup laisse sur son passage illustrent les extrêmes de cette transformation. À cause de la nature des rois, la femme aussi doit faire cette transformation par contamination. Le corps de la mère a repris ce qu'elle avait fait, mais peut-être que son infection peut s'aggraver au point de la détruire de manière effrénée. Si elle continue sur le chemin du loup, elle devient la destruction de la France.

D'Aubigné a nombreuses allusions aux deux classes différentes de femmes métaphoriques—les femmes bibliques et les femmes mythologiques classiques gréco-romaines. En général, les femmes mythologiques sont des agents de guerre ou de mort qui sont rhétoriquement liées aux femmes catholiques dans le pouvoir. Les références aux femmes bibliques sont des modèles de foi et de dévotion même si elles font les mêmes sortes de violences.

⁶ Aubigné, *Les Tragiques*, 93.

La première référence à une femme dans « Les Misères » est à Melpomène, la Muse grecque de la tragédie. D'Aubigné écrit :

« J'appelle Melpomène en sa vive fureur...
[D]es tombeaux rafraichis, dont il faut qu'elle sorte
Affreuse, échevelée, et bramant en la sort...
[Q]u'elle éparpille en l'air de son sang deux poignées
Quand épuisant ses flancs de redoubles sanglots
De sa voix enrouée elle bruiira ces mots :
“ O France desolee ! O terre sanguinaire ! ” »⁷

Elle annonce ensuite le destin de la France à travers la métaphore d'une mère : la trahison, la faim, et les ravages de la France. La muse grecque est laide, sanglante, et surtout violente. Elle verse son sang et incite à la violence en France. La « terre » est « sanguinaire »—et en raison de l'assonance avec les sons « eeh, » dans « éparpille, » « terre, » et « sanguinaire, » et en raison de la répétition de sang et sanguinaire, il semble que Melpomène arrose la terre avec son sang, aiguisant son appétit pour plus de sang.

En fait, la femme mythologique est en effet la fondation de la louve et les femmes catholiques sont ses disciples. Par exemple, dans « Fers », d'Aubigné montre une description de Bellone, la déesse romaine de la guerre :

« Le premier vous présente une aveugle Bellone
Qui s'irrite de soi, contre soi s'enferonne,
Ne souffre rien d'entier, veut tout voir à morceaux :
On la voir déchirer de ses ongles ses peaux,
Ses cheveux gris, sans loi, sont grouillantes vipères
Qui lui crèvent le sein, dos et ventre d'ulcères,
Tant de coups qu'ils ne font qu'une plaie en son corps !
La louve boit le sang et fait son pain de morts. »⁸

Cette forme d'auto-cannibalisme (ponctuée par la grammaire de « s'irrite de soi, » « soi s'en véronne ») présente encore la violence. Les descriptions physiques de leurs corps sont celles de la décomposition dégoûtante des femmes de l'Antiquité. Il les présente comme des femmes dégoûtantes (gris, dos et ventre d'ulcères, déchirant ses peaux !) pour montrer le côté horrible des vieilles formes des fausses religions. Il a aussi trouvé Catherine de Médicis, et des femmes catholiques dans ce milieu de violence, inappropriées et laides. Par exemple, dans les vers 930–936 de « Fers, » d'Aubigné écrit que le ciel verse du sang et des âmes sur les cheveux des princesses catholiques.⁹ Il écrit aussi qu'elles rient aux pénis des protestants morts sous leurs balcons. Les couvrant de sang et de mort, il relie

⁷ Aubigné, *Les Tragiques*, 79.

⁸ Aubigné, *Les Tragiques*, 238.

⁹ Aubigné, *Les Tragiques*, 255.

rhétoriquement ces princesses et les femmes mythologiques—elles sont grossières, sales, et perverses. Même si d'Aubigné utilise le mot « louve, » il fait référence aux loups-tyrans. Ces femmes se réjouissent dans le gaspillage et dans le sang, comme le faisaient les rois-loups.

Les femmes dans les allusions bibliques, par contre, sont honorables. Par exemple, il y a une allusion à Judith, une veuve juive qui a séduit et tué le général Holoferne qui a mené un siège de la ville juive de Béthulie.

« Comme on voit en celui qui prodigua sa vie
Pour tuer Holoferne assiégeant Béthulie,
Ou, quand les abattus succombaient sous le faix,
La mort des turbulents donne vie à la paix. »¹⁰

Premièrement, il est important de noter qu'il utilise les pronoms masculins. En utilisant le mot « celui, » d'Aubigné fait une référence historique à un homme qui a tué un général qui a monté un siège contre les protestants.¹¹ Contrairement aux fausses déesses du passé et du faux dieu des catholiques, les actes de violence de la femme biblique et de l'homme qui est sa comparaison sont honorables et nécessaires pour la paix. Il nous montre que ses actes de la destruction ne sont pas à cause de l'infection des rois-tyrans comme elle est comparée à un homme. Son nom n'est jamais écrit ; peut-être, cet effacement est une façon d'explorer la violence qui est juste parce que la violence de la guerre est compréhensible quand c'est un homme qui la fait. Le corps féminin est évident dans ces strophes—il garde littéralement ses mains propres de meurtre. La mort personnifiée est quelque chose qui n'est pas mal et est excusable. Elle, la mort comme femme, est la mère qui « donne vie » à la paix.

La femme et en particulier le corps féminin, dans la forme de la destructrice ou la protectrice, était les outils politiques des hommes qui veulent le pouvoir. Le pouvoir en question est le pouvoir politique ou le pouvoir pour la création du récit commun. D'après d'Aubigné, le corps féminin est un site de la politique pour les horreurs du catholicisme ou pour la production d'une victimisation universelle des protestants. L'espèce liminale des femmes dans l'œuvre montre leur complexité dans l'imaginaire d'Agrippa d'Aubigné. Le corps féminin est entre humain et animal, victime et tyran, créatrice et destructrice, présente et absente. C'est aussi la situation de la France en ce moment—entre guerre et paix, souvenir et oubliance, le roi entre protestant et catholique, la reine entre française et étrangère, et l'auteur dans sa lutte interne.

¹⁰ Aubigné, *Les Tragiques*, 239–240.

¹¹ Valerie Worth-Stylianou, *Agrippa D'Aubigné's Les Tragiques* (Tempe, AZ: Arizona Center for Medieval & Renaissance Studies, 2020), 283.

BIBLIOGRAPHY

d'Aubigné, Agrippa. *Les Tragiques*. Éd. Frank Lestringant. Paris: Éditions Gallimard, 1995.

Worth-Stylianou, Valerie. *Agrippa d'Aubigné's Les Tragiques*. Tempe, AZ: Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2020.